L'idée de progres

Autor(en): **[s. n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **10 (1967)**

Heft 3

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869821

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'IDÉE DE PROGRÈS

[...] Il y a longtemps que j'ai renoncé à mettre une majuscule à ce mot de progrès. Je ne crois pas que l'humanité s'avance lentement vers la terre promise; ni que l'idéal passe peu à peu de la pensée dans les faits ; ni que chaque génération s'élève sur les épaules de l'autre, dans cette courte échelle vers un chimérique bonheur. Je ne crois pas que nous naviguions sur un fleuve qui s'élargit sans cesse. Et certainement l'humanité bouge, mais je ne dis pas qu'elle est en marche ; elle varie et je ne dis pas qu'elle se fait.

De deux choses l'une : ou bien le progrès est un mot commode pour désigner certaines transformations, le passage d'un ordre suranné à un nouvel ordre qu'on désire et qu'on essaie, la conquête de certains faits et l'obtention de certains pouvoirs. — Et, pris ainsi, je ne vois aucun inconvénient à employer ce mot dont le sens est relatif.

Ou bien, — et c'est la pensée des philosophes progressistes, — le progrès est entendu comme s'appliquant à l'homme même, non pas seulement à des enrichissements de l'esprit, mais à l'esprit lui-même, et il suppose alors la perfectibilité de l'espèce humaine.

Telle est bien l'idée qui fut, pendant près de deux siècles, un soutien, un mobile, un excitant, pour d'innombrables esprits, qui a transformé l'instruction, suggéré des systèmes politiques et sociaux, — bref, rempli le monde d'espérance.

Sans doute il y en a parmi vous qui sont fermement attachés à cet idéal, tout nourris de ce principe... Et je n'ai nullement l'intention de les convertir. Mais je voudrais qu'ils me permettent de dire, en toute liberté, que cette idée du progrès me semble être une des plus graves erreurs de la pensée moderne.

Leçon prononcée à l'occasion de l'ouverture des cours de l'Ecole des Beaux-Arts, à Genève, en 1915. Nous avons laissé de côté la première partie, qui rappelle l'histoire de la notion de progrès.

Cette conclusion, je me suis quelquefois demandé si mes occupations ne m'y avaient pas conduit. Je veux dire : est-ce une conclusion d'historien de l'art, ou mieux d'amateur d'art, qui a oublié de porter ailleurs ses investigations ?

Il est certain en effet que l'histoire de l'art, en nous montrant à la fois l'identité et la diversité de l'homme, ne nous indique nullement une marche en avant ou une ascension. — Alors qu'ailleurs on peut accumuler des connaissances et que la *quantité* n'est pas négligeable, dans l'œuvre d'art la *qualité* importe seule, et elle est intransmissible. Les siècles passent, les sentiments se renouvellent, les expressions changent ; on fait autre chose. Qui oserait prétendre que l'on fait mieux ?

Je sais bien que l'histoire de l'art pourrait nous faire croire quelquefois à des progrès réels. Souvent plusieurs générations se succèdent, poursuivant le même effort et tels artistes pressentent des vérités que leurs successeurs seuls atteindront. Nous avons vu des exemples assez typiques de ces recherches collectives; et les résultats en sont si rapides qu'on dirait que chaque artiste part de l'art atteint par son maître sans avoir besoin de passer lui-même par où son maître a passé. Souvenez-vous de ces trois siècles : celui qui va de l'archaïsme grec à Phidias, celui qui sépare le pur roman de l'expansion du gothique, celui qui relie Mazaccio à Michel-Ange... N'est-il pas vrai que dans cette conquête des moyens d'expression, c'est comme si rien ne se perdait, que toutes les connaissances fussent transmissibles et que chaque élève se trouvât tout naturellement plus sûr de lui que son maître. — Périodes exceptionnelles qu'un grand souffle anime, un grand désir de créer. Gêné par l'insuffisance des *moyens* pour dire ce que l'on veut dire, chacun collabore à chaque instant à cette conquête des moyens ; et l'ardeur est telle qu'on les trouve. L'impression entraîne l'expression.

Mais *cette science de la forme* (je m'exprime ainsi faute de mieux) acquise au prix de tant d'efforts, la voilà qui tout à coup apparaît comme la plus inutile des connaissances, comme la plus vaine des vanités. A écouter alors les artistes qui s'en honorent, on croirait qu'ils font des phrases avec des mots dont le sens est perdu. Là où l'on avait réalisé un ordre supérieur, on ne voit plus que désordre. On avait créé la vie, et voilà des œuvres mortes, inspirant l'ennui et peut-être le dégoût.

Sans doute toute décadence n'est pas sans suite, je veux dire qu'une décadence contient des germes, que la tradition ne peut être niée, que l'homme n'est pas appelé à tout réinventer. Seulement, s'il y a là un trésor probable, ce n'est pas un trésor qui donnera de la

valeur à celui qui le trouvera. C'est celui-ci qui donnera de la valeur au trésor, qui rendra son sens aux mots et mettra son effigie sur les pièces démonétisées. — Nouveau témoignage. Nouvel homme qui s'émeut et s'exprime. *Nouvelle qualité.*

A force égale un témoignage en vaut un autre.

Parmi les adeptes du progrès, les uns ont admis cette vérité, plus ou moins, faisant de l'art un domaine à part où ils préfèrent d'ailleurs ne pas s'égarer. Ou bien quelques-uns s'en servent comme de l'exception qui confirme la règle.

D'autres, plus logiques, l'ont repoussée. Et même c'est ce qui fait l'intérêt de la maladroite *Querelle des Anciens et des Modernes* qui divisa les esprits à la fin du XVIIe siècle. Mais depuis la question fut reprise avec une autre envergure par les penseurs romantiques, écrivains, philosophes. Ils sont logiques, dis-je : et en effet, si l'on admet que l'humanité progresse, et quand bien même les artistes modernes ne vaudraient pas mieux que ceux d'autrefois, la matière de l'art s'enrichit. L'homme projette sur les choses une pensée plus profonde, plus consciente, en somme plus humaine. Pour l'homme agrandi, comment l'art ne s'agrandirait-il pas, comment l'inspiration ne se hausserait-elle pas ? Cette idée, depuis Chateaubriand qui au début du XIXe siècle, cherche à prouver la supériorité de l'art chrétien sur l'art antique, jusqu'aux penseurs qui cherchent à prouver la supériorité de l'art moderne sur l'art chrétien, en passant par la philosophie hégélienne et jusqu'aux écrits de Richard Wagner, et plus près de nous encore, — vous la trouverez abondamment et diversement exposée.

Malheureusement, la théorie a fait faillite avec l'art romantique lui-même. Je veux dire qu'il ne reste aujourd'hui — déjà ! si vite ! — de l'art romantique que les œuvres vraiment vivantes, — et ce ne sont pas celles qui ont paru les plus humaines aux philosophes romantiques ; si bien que déjà nous considérons cette époque comme un moment nouveau, original, — dont les théories sont caduques, mais dont restent de grandes œuvres, témoignages artistiques qui en valent bien d'autres, ni moins, ni plus.

Ainsi le progrès, en art, peut être apparent ; il n'est pas réel. L'œuvre d'art est le mode d'expression d'un homme, qui (pour paraphraser Verlaine) n'est jamais ni tout à fait le même ni tout à fait un autre. En somme un homme toujours semblable à l'homme *au fond* : mais les rapports de cet homme avec le monde et avec les hommes se modifient sans cesse ; et l'inspiration est renouvelée par cette modification continuelle.

L'artiste est en présence des choses, visibles ou non, du monde qui l'entoure, des hommes à qui il parle, pour qui il chante ; — et d'époque en époque, ce qui change, c'est ce rapport. Chaque époque, chaque moment permet de prendre, vis-à-vis des choses et des êtres, de nouveaux points de vue. Et de ces points de vue, choses et êtres prennent des positions respectives différentes. Chaque fois c'est une nouvelle mise en ordre. Hélas, quelle pauvreté de vocabulaire pour le critique d'art : *unité, harmonie, force, grâce,* ... que sais-je ? alors que chaque fois il ne s'agit ni de la même grâce, ni de la même force, ni de la même harmonie, ni de la même unité. — Pas plus que le rouge, le bleu, le jaune ne sont pour l'artiste des couleurs en soi, chaque coloriste ayant ses couleurs, parce que chacun établit ses propres rapports. Il en est de tout ainsi. Etendez cette remarque sur la palette à la matière de l'art, à la matière tout entière : la nature visible ou le monde des sons, le corps de l'homme et son caractère et son esprit, l'ami isolé ou la foule qui passe, la femme aimée et les dieux inconnus. Tout ce qui peut émouvoir l'artiste, tout ce qu'il est tenté de rendre, ou de joindre, de peindre ou d'organiser, tout est susceptible de rapports variables à l'infini, et ces rapports c'est sa sensibilité qui les établit, c'est son génie qui les devine et les décide. « C'est une même balle dont jouent l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. »

Le monde est comme un grand kaléïdoscope. Chacun vient, à son heure, lui donner un mouvement, sa propre secousse, et les images se renouvellent à l'infini, mais elles sont toujours faites des mêmes choses. Il n'y a que les rapports qui changent.

Eh bien, non content de sauver l'art de l'emprise des adeptes du progrès, je suis tenté de tout sauver ! Cette manière d'envisager le renouvellement de l'art, je suis tenté de la transporter sur toutes choses et d'envisager à cette lumière l'évolution tout entière.

Et en effet, si, laissant les détails qui trompent, — nous élevant au-dessus des disciplines particulières, — jugeant de haut et de loin, — nous regardons, à telle ou telle époque de l'histoire, la somme de l'effort humain, — que voyons-nous sinon une certaine manière d'entendre les rapports de l'homme avec les choses et avec les hommes.

Je vois toutes les manières d'arranger l'homme avec le monde. Je vois des civilisations comparables à des ellipses dont les foyers tantôt s'éloignent, tantôt se rapprochent, et jamais la même courbe exactement ne revient, mais jamais non plus nous n'atteindrons ni la pure ligne droite, ni le cercle parfait.

Relations différentes: entre ce que l'homme voit et ce qu'il croit ; — ce qu'il connaît et ce qu'il ignore ; ce qu'il cherche par la raison et ce qu'il admet comme révélé. — Relations entre l'homme et l'homme ; entre l'homme et son esclave ; entre l'homme et son semblable ; entre l'homme et celui qui voudrait être son égal ; entre l'homme et la femme. — Relations sans cesse variables de la famille, de la société. — Relations sans cesse variables des vivants et des morts, comme des hommes et des dieux. — Relations entre les peuples : depuis ce monde où la guerre est entre les petits peuples, jusqu'à celui où la guerre est à l'intérieur des grands peuples, et à celui-ci où elle est entre les grands peuples, en attendant que tout change encore et recommence sans se répéter. — Relations avec la terre, les eaux, le ciel, soit qu'on les adore, soit qu'on les utilise et les chante, soit qu'on les réduise en formules mathématiques. — Relations entre ces choses vaguement définies qu'on appelle le cœur, l'esprit, l'intelligence, la sensibilité... Autant d'époques, autant de mondes, plus ou moins sages, plus ou moins forts, plus ou moins beaux, — décousus ou ordonnés, rationnels, conséquents, ou mystiques... Autant de mondes, et c'est le même monde !

Direz-vous que c'est une pensée sceptique; et qu'après avoir rappelé tout à l'heure le Renan enthousiaste de l'*Avenir de la Science,* je le rejoins dans le doute aimable où il a fini ses jours.

A quoi je répondrai que l'idée de *progrès,* qui est une force, certainement, et l'une des plus grandes forces que les hommes aient trouvée pour agir, — après les religions, — l'idée de *progrès* me semble à moi une décevante illusion.

Nés en cours de route, comme ces enfants que représente Callot dans ses cortèges de saltimbanques, nous suivrions un instant cette caravane qui a un but si lointain que nous ne l'atteindrons jamais... Ce village est agréable, asseyons-nous ! Cette montagne nous attire, gravissons-la ! — Mais non, il faut aller ! Cela n'est rien : il y aura mieux ; n'est-ce pas déjà mieux, il y aura infiniment mieux.

Ne perdons pas de temps ! — Et ainsi toute notre vie est un passage. Nous savons à peine d'où ce cortège autrefois est parti et nous nous hâtons vers le but où nous n'arriverons pas. Tout est transitoire. Aujourd'hui ne nous est donné que pour préparer l'avenir, en attendant que l'avenir devienne un nouvel aujourd'hui.

Pour ma part, je préfère ce cortège qui toujours arrive, parce que le village, rencontré le soir, peut devenir pour lui un nouveau Paradis, et il s'arrange en fait pour y trouver son bien et sa joie. Chaque étape

a ses avantages et ses inconvénients. Plus loin, s'il y aura du mieux, il y aura aussi du pire. La balance est toujours assez égale. Tirons du moins des circonstances qui nous sont offertes tout le parti possible. Et de la terrasse que nous rencontrons, voyons le monde. Ce point de vue en vaut bien un autre !

Ainsi m'apparaît, autrement qu'aux philosophes du progrès, l'histoire universelle : une évolution sans progrès. Et voyez comme cette pensée est consolante.

L'humanité n'est pas une chose qui se réalisera. Elle est, variable, multiforme, mais elle est. L'homme ne se surpasse pas. L'invention du sous-marin et de l'aéroplane ne sont pas des faits plus extraordinaires que l'invention de la pirogue et de la hache en bronze. La somme de génie humain est à peu près toujours la même. Ne perdons donc pas notre temps à vouloir créer l'homme, quand il existe. Le présent fera l'avenir malgré nous, et peut-être le fera-t-il beaucoup mieux, si nous nous en mêlons moins. Ne passons donc pas notre vie à préparer cet avenir où nous ne serons pas, quand le présent existe ; et nous y sommes.

Somme toute, c'est ce qu'ont fait les hommes, malgré tout. Ils n'ont changé ni les hommes, ni les choses. Ils n'ont changé que leurs relations avec les hommes et avec les choses.

Tantôt ils ont, d'un certain point de vue, donné à toutes choses une place, arrangé le monde dans un ordre conséquent. Demandez-le à Memphis et à Chartres.

Tantôt les points de vue se sont heurtés, périodes transitoires où un ordre finit, où un autre commence.

Et quant aux périodes de décadence, il n'y en a pas ; *les décadences* comme *les progrès* ne pouvant être que partielles.

Ainsi l'histoire n'est ni un éternel recommencement (voilà où serait la pensée sceptique) ni une éternelle préparation. Il ne s'agit ni de répéter toujours la même chose, ni de remettre sans cesse le grand spectacle pour lequel on n'est pas prêt, parce que tout le monde n'est pas encore là et que le décor n'est jamais assez parfait. Non ! l'histoire est une succession d'actes ou de pièces ; chaque acte a son ton, son accent, sa saveur. Dans chacun le monde est envisagé à la lumière d'un certain esprit, en somme avec un certain parti pris. Tant vaut la fermeté de ce parti pris, tant vaut l'acte. Et vous voyez qu'on peut dire de ces actes ce qu'on dit d'une œuvre d'art. Ne sont-ils pas une manière d'œuvre d'art en effet, s'il est vrai qu'on juge de leur valeur bien moins selon la vérité scientifique des principes qui les conditionnent que selon l'harmonie du tout, son harmonie pour ainsi dire morale et son unité ; qu'on les juge à la *qualité*.

Enfin cette pensée est constante et excitante parce que, débarrassés de l'idée du progrès, nous pouvons nous dire que, socialement et individuellement, il nous est donné à tous, et à tous moments, aujourd'hui, comme hier, comme demain, de réaliser l'homme et de l'exprimer pleinement.

Chaque époque a eu sa manière d'être ; chaque génie sa manière de dire, parce qu'il avait sa manière de voir.

A votre tour de porter vos yeux sur ces choses, sur ces mêmes choses ; à prendre vis-à-vis d'elles votre position ; à les mettre une fois de plus dans des relations nouvelles.

Les grands artistes voient les choses comme si elles étaient vues pour la première fois.

C'est votre tour.